

Le plus grand chagrin possible

Jean Simard

Volume 2, numéro 2 (8), mars-avril 1960

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/59707ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Simard, J. (1960). Le plus grand chagrin possible. *Liberté*, 2(2), 103-104.

Le plus grand chagrin possible

JEAN SIMARD

"C'est peut-être ça qu'on cherche à travers la vie, le plus grand chagrin possible, pour devenir soi-même avant de mourir" . . .

CELINE

La galerie de personnages fictifs que j'ai mis au monde — les Navarin, les Roundabout, les Godenot, les Portelance, les Pruneau — se recrute, principalement, dans cette catégorie d'individus appelés "employés modèles".

Le dernier-né, Alcide Couillard, n'échappe pas à la règle.

Un rat, celui-ci!

Fonctionnaire des Postes. En bras de chemise, perché sur un haut tabouret, un crayon sur l'oreille, son long nez fourré dans les paperasses, sous la visière en matière plastique.

Le parfait bureaucrate.

Ponctuel, méticuleux, l'humeur égale — toujours mauvaise.

Un homme taciturne, à qui l'on ne connaissait point d'amis, de parents. Vivant seul dans une petite chambre, louée à la semaine. S'alimentant dans les gargotes du voisinage. Ou chauffant chez lui, sur une plaque électrique, sa boîte de soupe, l'eau du café instantané.

Sa seule distraction, la marche.

Arpentant chaque soir, à la lettre, des milles et des milles de macadam, toutes les rues de la ville, voire les ruelles. Ne revenant que tard dans la nuit, accablé de fatigue, l'esprit vide, les mem-

bres perclus. S'abattant alors sur son lit, sans même prendre le temps de se dévêtir, et dormant jusqu'à l'aube d'un sommeil de plomb.

Il arrivait, durant ces promenades nocturnes en quartier particulièrement désert, qu'il croisât quelque fillette, ou des groupes de petites filles revenant de je ne sais quelle séance à l'église ou à l'école, et qui rentraient chez elles en gazouillant.

Alcide Couillard entrouvrirait alors, sur une braquette béante, les pans d'un vaste paletot — seule façon qu'il connût de provoquer, au plus intime de son être débile, l'Orgasme.

La chose ne se produisait, du reste, qu'à intervalles irréguliers, souvent très espacés, étant donnée la rareté des circonstances propices: la présence indispensable des gamines, certes! mais également l'heure tardive, la pénombre, l'absence de témoins gênants, la possibilité de replis en cas d'alerte ou de charivari. Bref! une foule d'exigences, d'aléas et de coïncidences qui rendaient infiniment précaire le passe-temps délicat d'Alcide Couillard.

Et puis, il fallait changer sans cesse de territoire, pour ne pas éveiller la méfiance du gibier, les soupçons que provoque fatalement aujourd'hui, à l'Age de l'Automobile, le promeneur solitaire...

Aussi, le plus souvent, notre homme revenait-il frustré de ces épuisantes, interminables investigations. Il advint même, certains soirs, qu'il fût traqué à son tour, cerné, bloqué, roué de coups par des bandes de délinquants, eux-mêmes sur le sentier de la guerre. Le lendemain, au bureau, il rabattait plus que de coutume la visière sur ses yeux, ne répondant que par monosyllabes aux interrogations bienveillantes de ses collègues. Mais chacun, au fond, ne s'intéressant qu'à soi, nul n'outrepassait les limites d'une curiosité polie.

On le laissait tranquille, à ruminer — Dieu sait quoi.

Un matin, cependant, après des années de ce régime, Alcide Couillard se présenta au travail dans un tel état — le visage balafré, livide, le vêtement défait — que personne n'osa, ce coup-ci, lui poser de questions.

— "Quelle cuite!" s'exclamaient in-petto ses collègues, en détournant pudiquement le regard.

Lui eussent-ils parlé, d'ailleurs, qu'il n'aurait rien entendu...

Il pensait à la petite fille qu'il avait égorgée, la nuit précédente, son corps malingre, horriblement profané, hâtivement dissimulé derrière une rangée de poubelles, le long d'une palissade — *et qu'on n'allait pas tarder à découvrir.*

Jean SIMARD